

• septembre 2016 • Numéro 156 •
• L e s P u b l i c a t i o n s d e La Gauche  C a c t u s ! •

www.la-gauche-cactus.fr/SPIP

Gauche Radicale ? Non, Gauche tout court, Peuple inclus

Sommaire

- L’édito de Jean-Luc Gonneau: Gauche Radicale ? Non, Gauche tout court, peuple inclus.

- Travail sous ordonnances et potions diverses. Où João Silveirinho explique pourquoi il convient de manifester les 12 et 23 septembre contre la politique gouvernementale.

- Le bien, le mal, l’islam et le commerce. Une analyse originale du guêpier moyen-oriental par Jacques-Robert Simon.

 - Une histoire vraie ? Hervé Mesdon nous a quittés mais ses nouvelles demeurent. Encore une, qui nous parle de la médiocrité et de la médisance.

- Le retour gagnant des néo-conservateurs américains. Une analyse de Pierre Guerlain, professeur à Paris Ouest- Nanterre.

- J’accuse. Lorsque Jacques-Robert Simon a appris l’affaire de la baisse des 5 euros des APL, ce fut la goutte qui fit déborder le vase de sa légendaire patience. Au point, sur les pas de Zola, de lancer au Président et aux forces du capital ce cri : j’accuse.

- Boum-Boum sur : Christophe Castaner. Devant les trésors de mauvaise foi déployés par le porte-parole du gouvernement, Mick et Paule, nos pétroleuses autoproclamées ont sorti le canon.

- Venezuela, on se calme. Depuis son tabouret du bar du Rosebud, au sommet duquel il scrute le monde, Sylvain Ethiré nous a fait parvenir sa vision de la situation au Venezuela, en sirotant bien sur un Diplomatico, un rhum de là-bas

*- Bonus :* un gag photographique glané sur le net dans le réjouissant « Journal people » de Benoist Magnat, et Macron-Mirage, un collage photo street-art de Jean-François Le Scour trois photos détournées glanées sur le site En Marge, qui n’est pas triste non plus.

* Edito : Gauche Radicale ? Non, Gauche tout court, Peuple inclus.

*Par Jean-Luc Gonneau*

*Comme souvent, le mois d’août français fut amorphe, tandis que Donald Trump et Kim Jong-Un, les deux seuls chefs d’état capables de rivaliser avec les footballeurs dans la catégorie fantaisie capillaire, amusaient la galerie internationale dans un concours de qui a la plus grosse. Et «en même temps», comme souvent pendant la torpeur aoûtienne, de sombres projets se manigançaient dans les officines gouvernementales. Nous ne connaissons qu’une seule exception à cette tradition : le mois d’août 2012, pendant lequel, tout à la joie de son élection, François Hollande ne fit strictement rien. Mais ne prenons pas cela comme une tentative de début de réhabilitation de l’ex-président.*

*Mi-août, le journal Le Monde, ancien «quotidien de référence» rendait compte, non sans s’en inquiéter un brin, de la tendance au reflux, dans une partie de l’Europe, de la social-démocratie, assimilée dans les articles à la «gauche de gouvernement» face à la montée de la «gauche radicale».Le choix de l’adjectif, quand bien même il est repris, parfois avec fierté, par des militants et des animateurs de cette gauche-là, n’est pas anodin. D’une part parce « radical », comme une bonne partie de la terminologie politique, recouvre des options bien différentes, ainsi survit en France (et davantage en Argentine) un Parti radical qui a bien peu en commun avec la «gauche de gauche», autre terminologie discutable, quoique moins imparfaite que «gauche radicale». D’autre part parce que, pour les journalistes des medias mainstream, le terme radical, et l’opposition avec gauche de gouvernement, induit que justement, cette gauche radicale est vouée à ne jamais gouverner, éternelle opposante. Et que si elle y parvient par les urnes, elle rentre rapidement dans le rang (Mitterrand en 1983, Tsipras en 2015 au bout de quelques mois, ou comment généraliser à partir de deux exemples seulement).*

*Ce qu’ils appellent la «gauche radicale», c'est-à-dire un éventail politique incluant la France insoumise, le Parti Communiste, la frange de gauche des écologistes et du Parti Socialistes, et d’autres formations ou groupes plus confidentiels, c’est pour nous la gauche, tout simplement. Elle a certes des racines différentes, communistes, socialistes, écologistes, des divergences (sur l’Europe notamment), mais un corpus commun solide. Et n’en déplaise à beaucoup, elle a vocation à gouverner. Ce que manqua de peu, tous comptes faits, Jean-Luc Mélenchon au printemps dernier. Il eut fallu pour ça que Benoît Hamon saborde sa campagne pendant le naufrage. Le prix à payer en interne au Parti Socialiste eut été lourd, mais moins sans doute que celui qu’il paye aujourd’hui.*

*La gauche a donc vocation à gouverner. Son principal leader, Jean-Luc Mélenchon, en appelle au peuple plus qu’à la gauche. On comprend l’argument : une partie non négligeable des classes populaires, autrefois attachée à la gauche, l’a quittée soit pour se réfugier dans l’abstention, soit en cédant aux sirènes protestataires de l’extrême-droite. En admettant voici vingt ans la prééminence du marché dans l’économie, la dérive du Parti Socialiste d’une forme initiale de social-démocratie vers un social-libéralisme clairement assumé par François Hollande et parachevé par le ralliement d’une partie de ses membres à Emmanuel Macron, mais aussi la lente décroissance du Parti Communiste, où le poids de l’appareil, soucieux avant tout de son maintien, a étouffé peu à peu sa capacité d’initiative, ont été des facteurs déterminants de la désaffection d’un électorat que les deux principaux partis classés à gauche ont trop longtemps pensé captif : pas besoin de trop les prendre en compte puisque, hein, ils voteront toujours pour nous. Puis est venu le jour où macache, plus de vote. En appeler au peuple et prendre en compte avec des propositions concrètes l’expression de ses besoins (travail, salaire, logement, santé…), comme le fait Mélenchon, c’est redonner du corps à la gauche avec un programme de gauche. Ni radicale ni je ne sais quoi, de gauche.*

*On pourra cependant reprocher à la France insoumise sa vision inclusive de la convergence politique, voire l’arrogance ou condescendance de certains de ses dirigeants vis-à-vis d’autres forces de gauche. Nous savons que la politique est aussi un art du rapport de forces. L’oublier serait d’une coupable naïveté. Il n’empêche. Qu’il soit souhaitable, nécessaire même, de confirmer la prééminence de la «gauche de gauche» sur la social-démocratie (pas le social-libéralisme, qui n’est pas de gauche), convenons-en. Que la social-démocratie soit un corpus politique cohérent, respectable, et qui garde des défenseurs, c’est un fait. Que son appui soit probablement nécessaire pour un gouvernement de gauche est une hypothèse réaliste. Ne pas confondre allégeance et alliance. Ni l’une ni l’autre ne préserve de futures traîtrises. Mais l’allégeance est féodale et l’alliance un peu plus démocratique, si ? Cela bien sur sans tomber dans la tambouille honnie par Mélenchon.*

* Travail sous Ordonnances et Potions Diverses

*Par João Silveirinho*

Sans remonter plus loin dans le temps, le Front Populaire, puis le gouvernement qui succéda au Conseil National de la Résistance en 1945 avaient permis de donner des résultats concrets à plus d’un siècle de luttes des salariés de ce pays. Tant bien que mal, ces conquêtes furent préservées, parfois améliorées (1968, 1981, 1998) parfois un peu rabotées par les gouvernements de droite.

Avec les ordonnances Macron, c’est cet édifice qui est mis à mal. Une première fissure importante apparut avec la loi dite El Khomri, en réalité une loi Macron édulcorée. Mais le futur président était sur ce point opiniâtre, teigneux même, ce que montre sa hâte de faire de la «réforme» (terme qui est devenu au fil des ans le mot le plus hypocrite du vocabulaire politique) du code du travail l’emblème de son quinquennat. Nous ne reviendrons pas sur les détails du contenu de ces ordonnances, qui semblent d’ailleurs receler encore de mauvaises surprises. On pourra se référer à ce sujet à l’excellente synthèse de notre confrère Jacques Cotta (Macron et le désordre, <http://la-sociale.viabloga.com>) qui montre les reculs des droits des salariés et de leurs syndicats.

mais nous nous interrogerons d’abord sur la méthode choisie, d’abord les ordonnances qui court-circuitent en grande partie le débat parlementaire (qu’ils sont loin, les Vive la République ! hurlés par le candidat Macron lors de ses meetings), ensuite par le déroulement des «concertations», pas de négociations car on ne négocie pas avec les émissaires de Jupiter, bilatérales (pas de tables rondes avec les syndicats) et où la confidentialité était la règle (comment les syndicats ont-ils pu gober ça ?), et où, jusqu’au dernier moment, aucun texte n’était diffusé.

Bien entendu, des miettes ont été concédées, qui ont permis à des Mailly (FO) ou Berger (CFDT) de nous raconter que leurs interventions ont évité le pire. Bref, le piège habituel caractéristique de la droite : on arrive avec un projet dur de chez dur, avec quelques briques en trop, on enlève ces briques, c’est prévu à l’avance.

Ajoutons à cela la ponction indigne de 5 euros par mois sur l’APL, y compris pour les plus nécessiteux. Nous évoquions ce point avec un bon ami qui fut séduit par Macron jusqu’à soutenir sa campagne (il en revient un peu depuis) : «Il a reconnu que c’était une connerie, il ne le fera pas». Ce qui est vrai, c’est que le Canard Enchaîné a effectivement publié cette répartie présidentielle. Authentique ou pas, ce qui est avéré, c’est que la ponction est officiellement maintenue. La connerie, ce n’était donc pas les 5 euros, c’était la façon et le moment choisis par le ministre Darmanin pour l’annoncer. Résultat attendu de la ponction : 200 millions. Et «en même temps», rabotage massif de l’impôt sur la fortune. Résultat attendu (non sans impatience par le Medef et les fortunés) du cadeau : quelques milliards. Motif du cadeau, la très fumeuse théorie du «ruissellement» : plus les riches sont riches, plus leur argent ruisselle par l’investissement et les emplois induits. Toutes les études sur ce point l’ont montré : ce mantra reagano-thatchérien n’a jamais eu de résultats significatifs, ni sur l’investissement, ni sur l’emploi.

Ajoutons à ceci le maintien du gel des salaires des fonctionnaires, le fait que les retraités «aisés» fourniront plus de la moitié de l’ «effort demandé à tous», sauf aux plus riches. Qu’est-ce qu’un « retraité aisé ». La retraite médiane, c’est 1500 euros par mois. Pas énorme. Elle commence où, l’aisance ?

On pourrait encore citer les nuages sur le logement social avec le projet d’ «assouplir» les obligations des communes sur ce point, ce qui ravirait une palanquée de maires UMP particulièrement rétifs au sigle HLM.

Mais ce qui précède suffit. Suffit pour espérer que nous serons nombreux dans les rues de notre beau pays les 12 et 23 septembre pour manifester tout le mal qu’on pense de la politique du gouvernement.

* Le Bien, le Mal, l’Islam et le Commerce

*Par Jacques-Robert Simon*

Quels que soient les dirigeants, ils doivent être reconnus comme étant bons et honorables pour que la multitude les suive. Mais le Bien ne se définit clairement que par rapport au Mal que l’on doit combattre : il doit donc être aussi répugnant et abject que possible. Depuis 1916, conflits, violences et chaos ont constamment habité le Proche et le Moyen-Orient. Les occidentaux présents depuis le démantèlement de l’empire Ottoman allaient prendre part peu à peu à une guerre sainte et existentielle.

Les collectivités unies par une idéologie, une croyance, une foi sont par essence dangereuses. La coalition d’individus ne conduit pas à une plus grande intelligence, l’intelligence de groupe est un leurre, mais elle permet d’obliger autrui, avec une coercition plus ou moins terrible, à se plier aux directives des plus nombreux. L’accumulation des richesses matérielles conduit inévitablement à une exacerbation des égoïsmes. Le système néolibéral n’est que l’ébauche d’une conceptualisation d’un constat empirique : capitalisme, démocratie et individualisme sont étroitement liés. Les valeurs occidentales mettent en avant la Liberté, mais il s’agit d’une liberté purement verbale et individuelle, elles n’incluent pas la liberté d’un choix collectif d’un système. Bien que la plupart des Nord-Américains se reconnaissent comme chrétiens, donc possédant normalement des principes qui les dépassent, ils se limitent aux rites en mettant le dieu-amour sous la coupe du dieu-argent, et ils sont pratiquement d’un individualisme forcené.

Le 26 février 1993, une camionnette contenant 680 kg d’explosif éclate dans un parking souterrain de la tour nord du World Trade Center faisant six morts. Le choix d’un centre mondial de négoce n’était pas un hasard. Le 11 septembre 2001, à 8 h 46, un premier avion, puis un quart d’heure plus tard un second, frappaient la même cible causant au total la mort de 2 750 personnes. George W. Bush déclare alors : "Cette croisade, cette guerre contre le terrorisme, prendra quelque temps." Il ajoute en citant Saint Matthieu : « Celui qui n’est pas avec moi est contre moi ».

Une croisade, une guerre sainte donc… La guerre du dieu-amour contre le dieu-argent. L’amour de Dieu créé un collectivisme qui, comme tous les autres, conduit la plupart du temps au pire : l’insécurité régresse mais des mains sont coupées, la pornographie n’est plus affichée mais des femmes sont lapidées, tous, ou presque tous, sont égaux mais tous sont esclaves.

Que décrire concernant le dieu-Argent que chacun n’a pas enduré dans sa chair ? L’individualisme ne semble pas porté par essence aux dérives autoritaires voire despotiques et sanguinaires qui nécessitent des clans, des ordres, des groupes… Les sociétés individualistes opèrent différemment pour imposer leurs diktats. Il faut faire en sorte que l’apparence efface le réel, que les fabrications médiatiques soient prises comme des révélations divines, que les vérités scientifiques soient obscurcies par les nécessités du marketing… Si il y parvient, le dieu-Argent devient féroce car il impose discipline et soumission non pas en enfermant les rebelles dans des prisons ou des salles de torture mais en faisant en sorte que le pauvre accepte sa soumission: pas assez cultivé, pas assez qualifié, pas assez productif, trop payé, trop protégé… le pauvre en arrive à louer dieu de n’être pas plus pauvre que ceux qu’il croise dans les rues, les yeux déjà ailleurs, repus d’avoir ingurgité des choses ignobles, errant de bancs en bancs en poussant devant eux un caddy chapardé au supermarché le plus proche. Le dieu-argent retire l’humanité des hommes et les transforme en esclaves sans avoir besoin de fers ou de chaînes. L’individualisme subsiste même chez les miséreux qui ne songent même plus à s’unir pour affronter ceux qui leur retirent leur âme.

Une collectivité, et a fortiori une société, cherche constamment à constituer une élite. Les critères d’appartenance à celle-ci varient quelque peu : la naissance, la pureté d’une ferveur, le degré de savoir, la finesse d’une culture… Sous la coupe du dieu-argent, le pouvoir est morcelé et n’est pas incarné par une seule personne ou un groupe restreint : les 80 millions de terriens qui possèdent à peu près tout n’ont pas de chef, ils ne décident qu’indirectement du sort des individus en déplaçant leurs immodestes pécules au mieux de leurs intérêts. Une cathédrale ne peut être haute que grâce aux arcs-boutants qui contrebalancent les forces d’affaissement. L’éthique, dans laquelle on puiserait des impératifs personnels, pourrait être l’arc-boutant du capitalisme. En d’autres temps, Blaise Pascal avait bien eu le désir de mourir en compagnie des pauvres. Mais regardons autour de nous les membres de l’élite des fortunés : combien de butors pour un mécène.

Les hommes politiques, détenteurs désignés du bien commun, ont perdu prise sur le cours des évènements depuis des décennies sauf lorsqu’il s’agit de faire la guerre où ils excellent encore. Il faut dire que les guerres ont une excellente profitabilité, préviennent les contestations sociales, engendrent des emplois, permettent aux technologies de pointe de se développer. Chacun a trouvé un bénéfice dans l’immense chaos installé au Proche et Moyen-Orient. La plupart des États de cette région se sont tournés vers les Etats-Unis, et dans une moindre mesure vers l'Europe, pour se pourvoir en capacités militaires munies de technologies avancées.

L’Islam constitue une force spirituelle qui relie les individus entre eux dans leur quotidien le moins éthéré, une identité collective intense se créée ainsi car chacun est sous le regard de tous. Les routes empruntées par le monde islamique méditerranéen et les occidentaux divergent dès le temps de l’Empire Ottoman. Ce dernier ne prendra pas part, ou très marginalement, à ce que façonnaient scientifiques, techniciens et marchands dans une pourtant si proche Europe. Une vague de modernistes dirigea les entités issues du démantèlement de l’empire. Mais ils n’eurent guère de successeurs. La planète compte en conséquence deux mondes irréconciliables : l’un qui a la foi, l’autre qui ne l’a plus. La lente infusion des plaisirs occidentaux pourrait conduire à ce que l’Islam perde son statut de religion ; il se contenterait alors de fournir un décorum à quelques cérémonies funèbres comme l’on fait ses consœurs, elles aussi nées au Proche et Moyen-Orient. C’est le plan proposé par nos augures faute de réaliser que le monde arabo-musulman a surtout besoin d’être fier de lui-même par ses apports aux technologies de demain.

* Une Histoire Vraie ?

*Par Hervé Mesdon*

La boulangerie était le lieu où semblait s’être données rendez-vous toutes les peines et toutes les misères du quartier. La boulangère, ses seins énormes et écroulés toujours enfarinés, boursouflant son tablier de grosse toile, traînait des pieds et de la voix et ne se résignait à servir son pain qu’après avoir dans une sorte d’épuisement généralisé de son corps appuyé au comptoir, fait à sa clientèle les honneurs d’une visite des corridors ténébreux de son esprit voué aux frissons du catastrophisme. Elle avait le don de ressasser ses monstres en y amalgamant comme en fraternité ceux de chacune de ses clientes. Se remâchaient ainsi entre mie et croûte, entrecoupées de considérations plus générales sur «la méchanceté des gens», « la misère du monde » et « la dureté des temps », une multitude d’invérifiables petitesses.

Quant à moi, boulangère et clientes, toutes à leurs collectives jérémiades, je pouvais être oublié longtemps, la plupart de ces dames me volant effrontément mon tour sans que personne ne paraisse y prendre garde. Quand enfin l’une d’entre elles daignait s’aviser de ma présence, je n’en étais pas sorti d’affaire pour autant car je devenais alors pendant qu’on me servait l’objet de l’attention de toutes : que « j’étais un beau petit garçon», que «j’avais grandi», «mon dieu, comme j’avais grandi, n’est-ce pas ?», que «je devais dire quand c’était mon tour». Leurs réflexions avec des voix qu’elles sucraient, leurs petits rires supérieurs, leurs mimiques bovines : «qu’il ne fallait pas que je sois timide comme ça»… Et mon humiliation de toute cette attention bavarde portée à ma personne.

Sortant enfin de la boulangerie, le monde était plus sombre pour moi. Il s’était peuplé d’effroyables personnages dont les turpitudes avaient été devant moi mises à nu et stigmatisées par l’indignation des bonnes dames qui cachaient mal la jubilation gourmande avec laquelle elles se livraient à l’exercice. Chacune des maisons devant lesquelles je passais à mon retour pouvait bien être le repaire de l’un de ces monstres ordinaires. Chaque façade pouvait cacher vices secrets, passions aveugles, péchés affreux. J’arrivais à la maison avec en tête l’image d’un monde à se suicider, ce que fit d’ailleurs la boulangère une quinzaine d’années plus tard. On la trouva pendue dans son fournil. «Dépressive depuis de longs mois» disait le journal par lequel j’appris la nouvelle.

* Le Retour Gagnant des Néo-Conservateurs Americains

*Par Pierre Guerlain*

Le cirque permanent qu’est la présidence Trump est un spectacle qui occupe et enrichit les médias dominants mais obscurcit les enjeux fondamentaux de cette présidence. Il est clair que Trump ne connaît pas grand chose aux phénomènes politiques et économiques, qu’il n’a pas l’envergure intellectuelle pour comprendre l’assurance santé ou les relations internationales et qu’il semble changer d’avis et de politique au gré des influences diverses qui s’exercent sur lui. Homme égocentrique, caractériel et impulsif, il accumule les gaffes, les contradictions et les renvois des responsables qu’il a nommés. Son tout nouveau chef de cabinet, John Kelly, a commencé par virer son directeur de la communication, Scaramucci, nommé dix jours plus tôt et qui avait lui obtenu la démission de deux proches.

Néanmoins, dans le chaos perpétuel on peut distinguer les zones dans lesquelles Trump peut donner libre cours à ses préférences réactionnaires, ses préjugés et son envie d’apparaître comme le chef incontesté et les autres, finalement plus nombreuses ou importantes, dans lesquelles il est ligoté par ce que les Américains appellent l’Etat de sécurité nationale ou le complexe militaro-industriel et médiatique ou encore l’Etat profond.

Lorsque Trump décide de faire l’annonce que les États-Unis vont se retirer de l’accord de Paris (COP 21) sur le réchauffement climatique, il est critiqué par les Démocrates dans leur ensemble et des villes ou Etats fédérés prennent des initiatives pour lutter contre ce réchauffement. Les Républicains au Congrès approuvent et le choix d’une politique catastrophique pour la planète permet un rapprochement entre Trump et les frères Koch, les milliardaires ennemis de toute réglementation environnementale.

Lorsque Trump bombarde le régime syrien, sans stratégie finale sur le plan diplomatique, la quasi-totalité de la classe politique l’applaudit et le trouve présidentiel. Ses déclarations incendiaires sur la Corée du Nord, un Etat au régime abominable mais que l’on pourrait engager par des ouvertures diplomatiques, rendent la possibilité d’une nouvelle guerre de Corée plus plausible. La classe politique applaudit.

Sur l’Iran, Trump est, depuis le début, car sur ce point il n’a pas varié entre la campagne et son exercice du pouvoir, aligné sur les néoconservateurs, Israël et Hillary Clinton. L’élite du pouvoir comme disait déjà C. Wright Mills dans les années 50 a une position commune sur l’Iran qui est désigné, contre toute évidence, comme le principal responsable du terrorisme au Moyen-Orient. Obama avait obtenu l’un de ses plus grands succès en parvenant, avec ses 5 partenaires qui incluaient la France, la Russie, l’Allemagne et la Chine, à un accord sur le nucléaire iranien. Trump a tout fait pour «déchirer» cet accord, terme qu’il avait lui-même utilisé durant la campagne.

Sur la Russie, il est clair que Trump ne peut plus rien décider lui-même. Les sanctions votées par le Congrès américain montrent que le président n’a aucune marge de manœuvre, il est devenu une potiche. Trump disait vouloir améliorer les relations avec la Russie, comme Obama en son temps lorsqu’il avait parlé d’un redémarrage, mais il a aussi fait des déclarations outrancières d’admiration pour Poutine en homme fort, de demande d’intervention russe pour dévoiler les emails de sa rivale démocrate et il s’est souvent tiré une balle dans le pied dans l’affaire de l’enquête sur l’ingérence supposée de la Russie dans le processus électoral américain. Il ne peut donc pas améliorer les relations avec la Russie, une idée qui n’est pas choquante en elle-même puisqu’elle renvoie aux périodes dites de détente autrefois entre URSS et États-Unis. Au contraire, Trump doit accepter la stratégie de la tension et de l’escalade voulue par le complexe militaro-industriel et les médias dominants qui sont eux-mêmes la propriété de grands groupes industriels. Sa parole est totalement dévalorisée en ce qui concerne la Russie. Ce qu’il dit n’a aucun effet sur la politique américaine et donc aucun impact sur les dirigeants russes qui savent à quel point il est isolé et sans pouvoir réel. Il a rencontré le président russe Poutine lors du sommet du G20 à Hambourg en Allemagne (juillet 2017) et les médias dominants ont longuement disserté sur la longueur de leur entretien principal, sur le fait qu’il y avait eu un autre court entretien en continuant à insister sur la possible collusion entre Trump et Poutine. Lors de son voyage retour Trump a mis au point un discours pour son fils, soupçonné de collusion avec des agents russes dans l’avion officiel du président des États-Unis, Air Force One. Sa conversation, privée dans un lieu qui doit être protégé, s’est retrouvée dans les médias et a tout de suite constitué un élément à charge dans l’enquête sur une éventuelle collusion avec la Russie. Les services secrets espionnent le président dans son avion officiel et font fuiter l’information obtenue dans les journaux et pratiquement personne ne trouve qu’il y a un problème dans ce mode de fonctionnement.

Trump et Poutine avaient décidé de mettre sur pied une commission sur l’espionnage numérique, projet vite écarté par ceux qui ont le pouvoir aux États-Unis. Le discours tenu à Varsovie, sous les applaudissements des ultra-réactionnaires au pouvoir en Pologne, n’a pas suscité de nombreux commentaires et pourtant Trump y tenait des propos xénophobes, réactionnaires et anti-russes. Rien qui puisse gêner le complexe militaro-industriel qui, par ailleurs s’est réjoui des achats d’armes sophistiquées par Varsovie. Trump en représentant de commerce pour le secteur de la défense américain ne fait pas peur. Son public polonais qui l’a ovationné ne croit pas du tout à la collusion avec la Russie, il apprécie le discours réactionnaire et nationaliste du président américain qui ressemble à celui des dirigeants polonais.

L’hostilité envers un personnage aussi problématique que Trump est fort compréhensible mais elle ne se manifeste que dans certains cas ou pour certaines outrances. Il n’est pas très sain pour une démocratie que les services secrets, alliés aux médias qui recueillent leurs fuites, décident à la place des élus, même si ces élus sont très incompétents ou problématiques.

Les États-Unis sont donc dans une situation relativement inédite où la pétaudière de la Maison Blanche est connue de tous, où le président est en butte avec ses services secrets dont il dépend pourtant pour mettre au point les opérations militaires. Il est également en conflit avec presque tous les médias ; ses conseillers et le parti républicain ne le soutiennent que sur certains plans. Sa représentante à l’ONU, Nikky Haley, dit des choses fort différentes de ce qu’il affirme et défend la ligne anti-russe, très anti-iranienne et pro-israélienne des néo-conservateurs. Son ministre des affaires étrangères dit aussi des choses diamétralement opposées aux siennes. Ainsi, sur la crise entre l’Arabie saoudite et ses alliés du Golfe, d’une part, et le Qatar, d’autre part, Trump, qui ne semblait pas savoir que les États-Unis avaient une gigantesque base militaire au Qatar, a pris le point de vue saoudien et mis de l’huile sur le feu tandis que Tillerson jouait l’apaisement.

Sur la Chine, les déclarations hostiles ont été suivies par des protestations d’amitié puis des mises en garde si la Chine ne réglait pas le problème de la Corée du Nord. On voit là une habitude d’un magnat de l’immobilier qui donne des ordres («allez réglez moi ça») sans faire quoi que ce soit lui-même. L’incompétence crasse de Trump en relations internationales ne semble être un problème qu’avec la Russie. Même avec la Chine, il y a un semblant de dialogue rationnel. Donc pas de sanctions lourdes ou de guerre froide avec ce pays qui pourtant est le vrai rival des États-Unis pour l’hégémonie mondiale et sur le plan économique. La focalisation sur l’Iran et la Russie et le choix de vendre des armes à l’Arabie saoudite, dont on n’exige pas la démocratie ou le respect des droits humains, ou à la Pologne, qui elle aussi s’éloigne de l’Etat de droit, ne sont pas le résultat du chaos organisé par un Trump bouffon irascible.

Nous retrouvons là les grandes lignes de la politique étrangère de l’administration de George W. Bush éminemment influencée par les néoconservateurs. Cette ligne aboutit à renforcer le pouvoir des durs, les mollahs, en Iran, elle attise la défiance du dictateur nord-coréen qui joue avec ses missiles pour assurer sa défense et elle rend Poutine plus populaire en Russie, tout en précipitant son pays dans les bras de la Chine.

On pourrait penser que tout cela est bien irrationnel et ne conduira pas à des victoires diplomatiques. Cependant le secteur de la défense adore la guerre permanente qui assure les profits des fabricants d’armes et les bouffonneries d’un Kim Jung Un légitiment les escalades verbales voire militaires. La détente était autrefois attaquée par les plus réactionnaires, elle est aujourd’hui interdite par les deux partis dominants et tous les secteurs de l’élite du pouvoir.

Le président brouillon et braillard a délégué la prise de décision à divers individus ou groupes et ne conçoit son rôle que dans une optique de relations publiques (pouvoir dire « c’est moi qui gagne »). Son administration est truffée de néoconservateurs recommandés par divers acteurs dont Mitt Romney. Ceux-ci avaient pourtant, en général, pris parti pour Hillary Clinton durant la campagne. Trump est entouré de ceux dont il s’était moqué durant la campagne car n’ayant pas de réseau à Washington et étant extérieur au milieu de la politique, il a dû nommer des gens qui lui ont été recommandés par les caciques du parti républicain qui pourtant lui sont hostiles.

L’hostilité des conservateurs traditionnels ne provient pas des multiples attaques contre les services sociaux ou les déclarations racistes, sexistes, xénophobes ou les diverses abjections de Trump mais de son côté imprévisible et de ses déclarations à l’emporte pièce sur l’Otan, qu’il jugeait obsolète, ou la Russie avec qui il disait voulait avoir de bonnes relations. Lorsque Trump semble s’éloigner des lignes du complexe militaro-médiatico-industriel, il inquiète mais lorsqu’il rentre dans le rang, on le loue. Evidemment même ses déclarations critiques de l’Otan ou de l’Arabie saoudite ou apparemment pro-Poutine n’étaient pensées, elles ne faisaient pas partie d’une idéologie ou d’une politique mûrement réfléchie mais, comme tout le reste, faisaient partie du numéro de bateleur aiguisé par des années de télé-réalité.

Ce qui est notable dans le grand retour des néoconservateurs est qu’aujourd’hui ceux-ci incluent un grand nombre de démocrates, les fameux interventionnistes libéraux qui avaient poussé Obama à intervenir en Libye en 2011. Obama avait en son temps été critiqué pour sa mollesse vis à vis de la Russie, notamment par Romney, et aussi pour son refus de l’escalade au Moyen Orient, en Syrie et contre l’Iran. Il avait su obtenir un accord sur le nucléaire iranien au grand dam des néoconservateurs et des Israéliens. Trump ne cesse de vouloir se distinguer d’Obama mais il subit les mêmes pressions que lui de la part des mêmes néoconservateurs aujourd’hui alliés des démocrates qui font de la Russie l’ennemi principal des États-Unis et de l’Arabie saoudite et d’Israël leurs principaux alliés.

L’hostilité des conservateurs traditionnels ne provient pas des multiples attaques contre les services sociaux ou les déclarations racistes, sexistes, xénophobes ou les diverses abjections de Trump mais de son côté imprévisible et de ses déclarations à l’emporte pièce sur l’Otan, qu’il jugeait obsolète, ou la Russie avec qui il disait voulait avoir de bonnes relations. Lorsque Trump semble s’éloigner des lignes du complexe militaro-médiatico-industriel, il inquiète mais lorsqu’il rentre dans le rang, on le loue. Evidemment même ses déclarations critiques de l’Otan ou de l’Arabie saoudite ou apparemment pro-Poutine n’étaient pensées, elles ne faisaient pas partie d’une idéologie ou d’une politique mûrement réfléchie mais, comme tout le reste, faisaient partie du numéro de bateleur aiguisé par des années de télé-réalité.

Ce qui est notable dans le grand retour des néoconservateurs est qu’aujourd’hui ceux-ci incluent un grand nombre de démocrates, les fameux interventionnistes libéraux qui avaient poussé Obama à intervenir en Libye en 2011. Obama avait en son temps été critiqué pour sa mollesse vis à vis de la Russie, notamment par Romney, et aussi pour son refus de l’escalade au Moyen Orient, en Syrie et contre l’Iran. Il avait su obtenir un accord sur le nucléaire iranien au grand dam des néoconservateurs et des Israéliens. Trump ne cesse de vouloir se distinguer d’Obama mais il subit les mêmes pressions que lui de la part des mêmes néoconservateurs aujourd’hui alliés des démocrates qui font de la Russie l’ennemi principal des États-Unis et de l’Arabie saoudite et d’Israël leurs principaux alliés.

Les néoconservateurs que l’on pensait discrédités après la catastrophe de l’intervention militaire en Irak en 2003 sont donc revenus sur la scène, pas sur le devant de la scène mais dans les coulisses. Aujourd’hui ils font alliance avec les Démocrates militaristes, ceux qui étaient regroupés derrière Hillary Clinton et tiennent l’appareil du parti. Cette alliance a ses relais dans les médias et bénéficie de l’incompétence et du narcissisme de Trump qui s’en remet à d’autres pour appliquer des politiques qu’il ne peut formuler lui-même et qui est englué dans l’affaire du *Russiagate* puissamment orchestrée par les services secrets et les médias dominants. Cette alliance a pris la forme d’une association appelée *Alliance for Securing Democracy*, un titre préoccupant lorsque l’on sait que les interventions militaires américaines sont toujours vendues au nom de la promotion de la démocratie.

Trump est donc bien cette figure abjecte décrite par les médias dominants mais il ne faut pas prendre l’arbre pour la forêt. Ceux qui affirment le détester en politique étrangère et le font passer pour un agent russe, sont essentiellement les néoconservateurs qui se vantaient au début des années 2000 en disant que « les vrais hommes vont à Téhéran ». La capitale iranienne est toujours dans leur viseur et les faucons démocrates prennent le risque de relancer une guerre froide avec la Russie qui pourrait déraper, tout comme avec la Corée du Nord. Les sanctions américaines contre l’Iran, la Russie et la Corée du Nord vont toucher des entreprises européennes, surtout allemandes. Ces sanctions justifiées par des raisons pseudo-éthiques, respect du droit international et des droits humains, sont une façon de faire la guerre commerciale à l’Europe, de marginaliser et affaiblir la Russie en prenant le risque d’un conflit qui dégénère. Le Congrès américain ne modère donc pas le clown cruel Trump mais le coince dans un tunnel et l’encourage à prendre les pires décisions. L’opposition aux néoconservateurs militaristes était plus forte du temps de George W. Bush car le ralliement de ces néoconservateurs à Clinton leur a assuré une hégémonie gramscienne sur le débat public en politique étrangère. Seuls la gauche radicale, certains paléo-conservateurs ou les libertariens autour de Rand Paul dénoncent à la fois Trump et les néoconservateurs qui font mine de s’opposer à lui en le mettant au pas.

Au-delà donc du cirque médiatique quotidien que le bouffon qui se prend pour le roi anime, par Twitter et télé interposés, les forces qui composent l’Etat profond, celui du « parti de la guerre » sont donc alignées : services secrets, complexe militaro-industriel, médias dominants pris dans la nouvelle hégémonie néoconservatrice. Certes, ils ne sont pas d’accord sur la personnalité de Trump et certains aimeraient bien le voir destitué pour être remplacé par un néoconservateur guerrier mais plus lisse et prévisible, Mike Pence, mais pour le moment sur tout ce qui compte Trump est bien ligoté et espionné par ses services secrets. Il suffit de lui faire croire que c’est lui qui décide et qu’il gagne pour qu’il fasse le boulot, c’est à dire satisfaire les vrais détenteurs du pouvoir. Sur la Russie il se fait parfois tirer l’oreille mais, au bout du compte, il dit ou fait dire ce qu’il faut, vend les armes aux bons alliés, fait grimper la bourse et fait peur au monde entier qui craint la superpuissance américaine. Le président vaniteux et irascible est finalement très docile, les États-Unis s’enfoncent dans la militarisation à outrance et tant pis si cela éviscère la société américaine et favorise l’hégémonie chinoise à moyen terme. A court terme, (le seul qui compte pour la capitalisme qui détruit la planète), le chaos rapporte gros.

*Article paru dans la revue Recherches Internationales (*[*www.recherches-internationales.fr*](http://www.recherches-internationales.fr)*)*

* J’Accuse

*Par Jacques-Robert Simon*

Puisqu’ils ont osé, j’oserai moi aussi. Ce n’est pas un homme seul et néfaste qui a tout mené, qui a tout fait, qui a fait que la France, le monde sont malades. J’accuse les forces du capital d’avoir été les ouvriers diaboliques de l’assassinat de la démocratie, en concevant, depuis au moins trente ans, les machinations les plus saugrenues et les plus coupables. J’accuse les hommes politiques sans distinction de clan de s’être rendus complices, tout au moins par faiblesse d’esprit, des plus grandes iniquités du siècle. J’accuse M. Macron, ses prédécesseurs et ses innombrables semblables de part le monde, de s’être rendus coupables de crimes de lèse-humanité et de lèse-justice, dans un but politique et pour aider les états-majors de monstres financiers compromis dans l’assassinat de la démocratie. J’accuse les prétendues élites intellectuelles de s’être rendues complices du même crime, par passion cléricale, par esprit de corps, pour passer à la télévision, pour vivoter de subventions.

J’accuse la presse écrite d’avoir fait des enquêtes scélérates sur l’état de la France, j’entends par là des enquêtes de la plus monstrueuse partialité qui permettent de constituer un impérissable monument de sottise arrogante. En portant ces accusations, je n’ignore pas que je me mets sous le coup des articles 30 et 31 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, qui punit les délits de diffamation. Et c’est volontairement que je m’expose. Quant aux clans que j’accuse, je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus, je n’ai contre eux ni rancune ni haine. Ils ne sont pour moi que des entités, des esprits de malfaisance sociale. Et l’acte que j’accomplis ici n’est qu’un moyen révolutionnaire pour hâter l’explosion de la vérité et de la justice. Je n’ai qu’une passion, celle de la lumière, au nom de l’humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Ma protestation enflammée n’est que le cri de mon âme.

* Boum-Boum sur : Christophe Castaner

*Par Mick et Paule*

Au temps des gramophones, un petit chien écoutant la musique qui sortait du pavillon de l’appareil décorait les disques 78 tours de la marque La Voix de son Maître. La cabot a du écouter quelques chefs d’œuvres mais aussi et surtout bien des horreurs, planté là devant le pavillon. Au moins n’avait-il pas à régurgiter la musique entendue.

Etre La Voix de son Maître en politique est autrement plus éprouvant. Le titulaire du poste, appelé aussi porte-parole, doit donc redébiter ce que décide le maître, âneries comprises. Certains porte-parole particulièrement expérimentés parviennent à s’arranger pour présenter les âneries avec suffisamment de papier-cadeau et de rubans pour que ça passe inaperçu. Ce qui est usant et peut provoquer l’ire du maître. Demandez aux ex-voix de son maître de Donald Trump ce qu’ils en pensent après avoir été virés. Le porte-parole prudent se contente de lire un bref communiqué, déjà estampillé par le maître. Boulot de merde, si vous voulez notre avis. Et puis il y a des maîtres qui veulent que le porte-parolat soit un peu animé. Par exemple en France en ce moment. Alors, le maître va dans le magasin des porte-parole et choisit, par exemple, un Castaner.

Un gars qui connait la musique, ayant passé sa vie dans les cabinets d’élus locaux et de ministres avant de devenir maire, conseiller régional, député (« socialiste »). Ayant acquis suffisamment d’arrogance pour impressionner les bleus-bite, capable d’asséner sans ciller des contre-vérités (ah, son calcul des gains de pouvoir d’achat des retraités une fois qu’ils auront été ponctionnés de la hausse de la CSG, un modèle de mauvaise foi qui devrait être enseigné à l’ENA !), très à l’aise dans le retournement de veste (le même qui, en tant que rapporteur devant l’Assemblée nationale louait les résultats positifs des contrats aidés en 2016, les trouve maintenant inefficaces, puisque le maître en a décidé ainsi, sans tenir le moindre compte des résultats des études sur la question).

Sale boulot qu’être Voix de son Maître. Mais ne les plaignons pas, contrairement au cabot des gramophones, eux ne sont pas obligés de prendre la fonction. En vérité on vous le dit, Castaner, une Voix de son Maître qu’on aimerait voir moins souvent.

* Venezuela, on se calme

*Par Sylvain Ethiré*

La situation au Venezuela suscite de légitimes inquiétudes. Bon. Mais déchaine aussi des passions, parfois sincères, souvent malsaines, et des prises de positions où l’outrance domine, que ce soit parmi les zélateurs de Maduro ou ceux de ses opposants. Cette fièvre a envahi la presse internationale, très majoritairement en faveur de l’opposition, et les responsables politiques des pays occidentaux, Trump en première ligne, Macron pas loin derrière. Concernant la presse de notre pays, le sommet dans l’absence de nuance est probablement le journaliste du Monde Paulo Paranagua, qui fut dans sa jeunesse, voila presque un demi siècle un actif militant de gauche, et qui voue depuis l’arrivée de Hugo Chaves une haine inexpiable (les frangins Castro n’ont guère été mieux traités par M. Paranagua, qui a aussi multiplié les suspicions envers le pouvoir bolivien dès l’investiture d’Evo Morales). La méthode, amplement reprise par ses confrères : repérer la moindre erreur commise par Chavez (il y en eut) puis Maduro (il y en a aussi, et plus), leur donner une importance démesurée, en inventer d’autres, rechercher les moindres défauts ou contester les mesures qui peuvent être mises au crédit du régime (il y en eut, et pas qu’un peu), et surtout faire l’impasse sur les défauts ou les turpitudes de l’opposition (ce qui ne manque ô combien pas).

De l’autre côté, davantage présent dans les réseaux sociaux et les médias alternatifs que dans la presse grand public (un seul quotidien défend le régime bolivarien, L’Humanité), on retrouve trop souvent le même genre de dérives : haro sur l’opposition, englobée dans le même sac que l’extrême droite, et silence radio sur les échecs du gouvernement.

Difficile pour le citoyen curieux (et de gauche) de se faire une opinion. D’autant que les politiciens s’en mêlent, et pas qu’un peu. Trump au premier chef, qui dénonce la dictature du régime et menace d’y envoyer l’armée (on le comprend, il semble que la CIA, déjà très présente sur place, pétrole oblige, n’y suffise pas). Macron reprend le mot et, syndrome de premier de la classe oblige, est le premier dirigeant européen à recevoir une délégation d’opposants à Maduro. Marrant, ça. Des opposants à une « dictature » autorisés à aller se balader à l’étranger ? On connait peu ce genre de choses. Dis-donc, Maduro, sauf ton respect, pour un dictateur, tu bandes un peu mou, là. En tôle, tes opposants, qu’ils devraient être, et pas un avec un passeport. Macron, au passage, n’a pas reçu à ce jour, et ce ne semble pas être demain la veille, d’opposants aux régimes, au hasard mais pas tout à fait, d’Arabie saoudite, des Emirats divers et variés, de la Turquie. Pas des dictatures ? Arrête ton char, Sylvain, c’est pas pareil, la-bas, la démocratie, c’est pas dans leur culture. Ah bon, c’est pour ça que notre Manu ne reçoit pas leurs opposants ? Mais non, Sylvain, tu sais bien pourquoi : le fric du Qatar, les Mirages et les chars Leclerc, les migrants que retient la Turquie, tout ça, quoi. Je commence à comprendre la différence entre une «bonne» dictature et une «mauvaise» dictature.

De plus, comme on l’a vu, comme « dictateur », Maduro est plutôt mou du genou.

Revenons aux écrits disponibles. Si on exclut ceux à sens unique déjà évoqués, la moisson est plutôt rare. Relevons toutefois les articles dans Libération de l’historien spécialiste de l’Amérique latine Olivier Compagnon, qui s’insurge d’une comparaison entre Pinochet et

Chavez ou Maduro, tout en s’inquiétant vivement des dérives institutionnelles récentes de Maduro. Et la longue analyse du journaliste, Maurice Lemoine, ancien du Monde diplomatique, qui défend la révolution bolivarienne sans rien cacher de ses erreurs et montre que l’opposition n’est pas l’assemblée de bisounours injustement persécutée que voudraient nous faire avaler la majorité de la presse et les Trump et Macron que nous venons d’épingler. Au fait, Trump, dis-donc, les précédents présidents de ton pays n’ont jamais parlé de dictatures à propos des régimes militaires chiliens, argentins, brésiliens, paraguayens et on en passe. Un oubli, sans doute. Bon, garçon, un autre diplomatico siouplait.

*On trouvera l’article de Maurice Lemoine sur les sites internet de Medelu, qui en eut la primeur, et de El correo, mais aussi sur celui de la Gauche Cactus, la taille du texte ne nous permettant pas de la publier ici (ndlr)*

*Si Réchauffer la Banquise vous Intéresse*

J’adhère à l’association *CACTUS*, éditrice de réchauffer la banquise et vous joins un chèque de 20 euros à l’ordre de CACTUS REPUBLICAIN

*Réchauffer la banquise*

Publication : Jean-Luc Gonneau Rédaction : João Silveirinho Éditorialistes : Jacques-Robert Simon, Claude Soufflet Conception : Jean-Christophe Frachet Humeurs : Mick et Paule, Sylvain Ethiré Grande Reportère : Florence Bray. Adresse et abonnement : Le Cactus Républicain - *J.L. Gonneau* - 31 rue de la Courneuve Bat. B1 93300 Aubervilliers Courriel : jean-luc.gonneau@orange.fr Internet : http://www.la-gauche-cactus.fr/SPIP/ *Les manuscrits, pédiscrits, buccoscrits, tapuscrits, électroscrits etc. reçus, publiés ou non, ne sont ni rendus ni échangés. On vous aura prévenus.*

Elles/ils écrivent ou dessinent dans La Banquise :

*David Hassan Abassi, Mina Ahadi, Madjid Ait Mohamed, Patrick Alexanian, Mahin Alipour, Anne Alize, Jean-Paul Alletru, Gérard André, Jacques Ansan, Jean-Michel Arberet, Elie Arié, Jacques Atlan, Fabrice Aubert, Rémi Aufrère, Robert Ausseur, Clémentine Autain, Aveclotantousenva, Gilles Bachelier, René Balme, Jérôme Baloge, Paul Baquiast, Jean Baumgartein, André Bellon, Gérard Belorgey\*, Abdelhak Berheri, Géraldine Biaux, Danielle Bleitrach, Boaventura de Sousa Santos, Gérard Borvon, Said Bouamamas, Jean-Pierre Boudine, Barbara Bouley, Alain Bousquet, Hugues Bousquet, Patrick Braibant, Florence Bray, Jacques Broda, Alain Brossat, Jean-Philippe Brunet, Fernando Buen Abad Domínguez, Marie-George Buffet, Olivier Cabanel, Michel Cabirol, Cadoudal, Michel Caillat, Philippe Callois, Isabelle Cappe, Aloys Carton, José Caudron, Jean-Claude Charitat, Jean-François Chatelat, François de la Chevalerie, Mahor Chiche, Sophia Chirikou, Olivier Clerc, Fabrice Cohen, Daniel Cojean, François Colas, Maxime Combes, Samira Comingand, Albano Cordeiro, Fabienne Courvoisier, Jacques Cros, Leïla Cukierman, Shala Daneshfar, Pedro Da Nobrega, Georges Debunne, Jacques Decaux, Jacques Declosménil, Chantal Decosse, Jean-Michel Dejenne, Jean Delons, Monique Dental, Emmanuelle Depollier, André Depouille, Antonio Dias, Françoise Diehlmann, Jean-Michel Dodd, Evelyne Dubin, Béatrix Dupraz, Marlène Dupraz, Emmanuel Dupuy, Pierre Efratas, Amine El Khatmi , François Esquer, Marcel Etienne, Michel Evrard, Jacques Fath, José Pablo Feinmann, Eric Ferrand, Jean-Claude Fiemeyer, Yann Fiévet, Alain Foix, Jean-Christophe Frachet, René Francal, Jacques Franck, Eduardo Galeano, Gabriel Galice, Stéphane Gatti, Christian Gautier, Gévé, Séverine Gille, Vincent Glenn, Philippe Goubault, Allain Graux, Denis Griesmar, Serge Grzesik, Pierre Guerlain, Vincent Guillot, John Hagelin, Eric Halphen, Jack Harmand, Jacky Hénin, Pierre Henry, Georges Hervel, Jean-Marc Holleaux, Michel Hulin, Jancry, Diana Johnstone, Fabienne Jouvet, Mahamadou Ka, Eddy Khaldi, Liet Kynes, Lionel Labosse, Dominique Lacout, Marc Lacreuse, Nathalie Laillet, Diane Le Béguec, Olivier Le Cour Grandmaison, Hervé Le Crosnier, Jacques Le Dauphin, Alain Le Dosseur, François Ledru, Jean-Pierre Lefebvre, Michel Lefebvre, Jean-Claude Lefort, Jeannick Le Lagadec, Christian Lemasson, René Lenoir, Marie-Françoise Lepetit, Eve Lerner, Estelle Leroy-Debiasi, Didier Le Scornet, Jean-François Le Scour, Marie-Pierre Logelin, Jacques Lombard, Mercedes Lopez San Miguel, Frédéric Lordon, Doc Lottin, Loulou, Alexis Lucas, François Lucas, Benoist Magnat, Jean-Claude Mairal, Roland Maire, Azar Majadi, Jorge Majfud, Oliver Makepeace, Dimitri Makrygiannis, Marc Mangenot, Roger Martelli, Laurence Matignon, Jérôme Maucourant, Hervé Mesdon\*, Georges Michel, Patrick Mignard, Tarik Mira, Fatiha Mlati, Yvonne Mignot-Lefebvre, Michel Moine, Ricardo Monserrat, Arnaud de Morgny de Maeyer, Jean-François Morin, Arnaud Mouillard, Eric Mouron, Joël Murat, Maryam Namazie, Michel Naudy\*, André Nouschi, Paul Oriol, Vincent Ortega, Oussama, Paloma, Henri Paris, Pierre Pascallon, Pierre Payen, Jean-René Peltier, Antonio Pereira Nunes, Jean-Pierre Petit, Michel Peyret, Michel Pillier, Rafael Poch, Michel Portal, Thomas Posado, Gabriel Puricelli, Gérard Raiser, Amir*

*Ramses, Guy Ratane-Dufour, Alberto Riboletta, Roberto Robertelli, Ruy Rodrigues Da Silva\*, Maria Graziella Rodriguez, Michel Rogalski, Régis Roquetanière, Alain Ruscio, Claude Sam\*, Otavio Santos, Emmanuel Saussier, Scribrouge, Youssef Seddik, Luis Sepulveda, Marc Silberstein, Patrick Silberstein, Karim bey Smail, Claude Soufflet, Laurent Tarillon, Matthias Tavel, Paulo Telheiro, Antoine Thivel, Patrick Trannoy, Sophie Troubac, Denis Troupenat, Alain Uguen, Bernard Uguen, Rémi Uzan, Bruno Valentin, Jérôme Valluy, Jean-Robert Velveth\*, Christophe Ventura, Maris-Christine Vergiat, Michèle Vianès, Claire Villier\*s, Paul Vincent, Eugenio Raul Zaffaroni, Louis Weber, Louie Wyler, Olivia Zemor, Nadine Zuili…*

*\*Hélas décédé-es*

Et en plus, sur notre site, des textes et graphismes d’autres auteurs :

*Paul Alliès, René Assandri, Jean-Pierre Berlan, Jean-Marie Berniolles, Jean-Christophe Bonté, Jean-Bricmont, Etienne Chouard, Pascal Colrat, Jeremy Corbin, Marc Dolez, Jérôme Guedj, André-Jacques Holbecq, Etienne Imer, Raoul-Marc Jennar, Monica Karbowska, Jean-Jacques Lemarchand, Maurice Lemoine, Herwig Lerouge, Henri Maler, Maurice Martin, Chloé Maurel, Patrick Mignard, Marie-José Mondzain, Christophe Ramaux, Serge Regourd, Emir Sader, Joël Yoyotte-Landry, Philippe Zafirian, Didier Zuili…*

Elles/ils ont participé aux cafés-débats de La Banquise

*Paul Alliès, Clémentine Autain, Géraldine Biaux, Hamida Bensadia\*, Jean-Pierre Berlan, Agnès Bertrand, Jean-Christophe Bonté, Claude Boucher, Camille Cabral, Etienne Chouard, Eric Coquerel, Alexis Corbière, Michèle Dessenne, Jean-Claude Fiemeyer, Geneviève Geay, Susan George, Jean-Luc Gonneau, Jérôme Guedj, Eric Halphen, Pierre Henry, Diana Johnstone, Monika Karbowska, Olivier Keller, Suzanne Körösi, Jeannick Le Lagadec, Michel Lefebvre, Jean-Pierre Lefèvre, Henri-Georges Lefort, Laurent Levard, Pascal Lusso, Marc Mangenot, Fernanda Marruchelli, Fatiha Mlati, Temir Porras, Eduardo Olivares, Ismaël Omarjee, Ruy Rodrigues Da Silva\*, Marco Antonio Rodrigues Dias, Dominique Rousseau, Christiane Taubira…*

Bonus : glané sur le net dans le très recommandable Journal People de Benoist Magnat



Trois photos détournées glanées sur le site En Marge ! (https://www.facebook.com/EnMargeLeRetour)







Bonus : photos-collage de Jean-François Le Scour,

en place tout le mois de septembre passage Josset (paris 11ème)



Consultez notre site

[www.la-gauche-cactus.org/SPIP](http://www.la-gauche-cactus.org/SPIP)

Des textes, des idées, tous les numéros de la Banquise et de l’humour en plus !